

MONTCALM ET SES HISTORIENS

Impossible de traiter de Montcalm et de ses Historiens, sans rencontrer la vigoureuse silhouette du chevalier de Lévis, ou même sans éviter M. de Vaudreuil. C'est, en effet, une vieille querelle chez les étudiants de nos collèges, que de savoir lequel est le plus grand militaire, de Montcalm ou de Lévis. Ceux qu'intéresse encore pareille discussion sont nombreux. Et ce n'est pas une question qui puisse être abandonnée aux enfants, puisque les plus graves de nos historiens nous invitent à mettre en balance les mérites de l'un, comparés aux mérites de l'autre.

Pour ceux qui se sont contentés de parcourir le *Montcalm*, de M. Thomas Chapais (1911) — ou qui ont oublié leurs lectures de Rhétorique — c'est presque une surprise que de se trouver en face des textes de notre Garneau (1845). Casgrain étonne moins dans son *Montcalm et Lévis* (1891), parce que son œuvre d'historien n'a pas toujours été prise au sérieux. Volontiers nous opinerions que l'abbé Henri-Raymond Casgrain a été trop fortement combattu.

Admettons avec Mgr Camille Roy, que l'auteur de *Montcalm et Lévis* a été exposé "à voir trop facilement, dans les archives qu'il consultait, ce qu'il y voulait trouver". (Mgr Camille Roy, *l'abbé Casgrain*, p. 74, chez Beauchemin, 1925.) Il n'en reste pas moins, qu'à la relire, on se persuade que l'œuvre publiée en 1891 par l'abbé Casgrain est remarquable, et que, même aujourd'hui, l'historien qui ne veut pas faire des découvertes après avoir écrit, est tenu de la lire en entier. Disons que les extravagances romantiques de l'abbé ont fait tort à la réputation de l'historien, et que, pour avoir trop aimé la légende, il s'en est créé une autour de ses écrits historiques. Le plus extraordinaire peut-être, c'est que Ferland n'a guère corrigé Garneau sur Montcalm dans son *Cours d'Histoire du Canada*, dont le deuxième tome parut en 1865, quelque temps après la mort de l'auteur.

*

* *

Que disent donc ces historiens du marquis de Montcalm ? Ils lui préférèrent carrément M. de Lévis, et presque M. de Vaudreuil.

Citons d'abord Garneau (tome II, page 169 de la Ve éd. de l'*Histoire du Canada*, Paris, 1920). "Montcalm, par un fatal pressentiment, ne crut jamais au succès de la guerre, comme ses lettres ne l'attestent que trop. De là une *apathie* qui lui aurait fait négliger tout mouvement offensif, sans Vaudreuil, qui, soit par conviction, soit par politique, ne parut, au contraire, jamais désespérer, et conçut et fit exécuter les entreprises les plus glorieuses qui aient signalé les armes françaises dans cette guerre. Tel était, cependant, le progrès de l'idée de Montcalm dans l'armée, que le gouverneur écrivit au ministre après la prise d'Oswégo, — la lettre est du 30 août 1756, — que s'il se fût arrêté à tous les propos inconsidérés qu'on tenait à ce sujet, il aurait été obligé de renoncer à une entreprise qui devait déranger si profondément tous les plans des généraux anglais. En effet, *Montcalm ne l'approuvait qu'à demi et doutait du succès* ; il s'exprimait ainsi dans une dépêche : "L'objet qui me fait passer à Frontenac m'a paru assez militaire, si toutes les parties de détail sont bien combinées ; je pars sans en être ni assuré ni convaincu." Au reste, Montcalm était effrayé par les obstacles naturels qu'offrait le pays. "On n'a, disait-il, d'autres chemins que des rivières remplies de sauts et de rapides, et des lacs que la violence des vagues rend souvent impraticables aux bateaux."

Le lecteur averti sursaute d'entendre notre historien national parler de l'*apathie* de Montcalm, et de lui voir opposer M. de Vaudreuil, dont l'ignorance dans les choses de la guerre était déconcertante. C'est Casgrain qui cite le *Journal* du marquis de Montcalm au sujet du gouverneur, lors de son arrivée à Québec (24 ou 25 mai) pour l'organisation de la campagne de 1759 :

"M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur général, et, en cette qualité, général de l'armée, a fait sa première tournée ; il faut bien que la jeunesse s'instruise. Comme il n'avait jamais vu ni camp ni ouvrage, tout lui a paru aussi nouveau qu'amusant. Il a fait des questions singulières. Qu'on imagine un aveugle à qui on a donné la vue." (Casgrain, p. 83 (1).)

(1) Nous utilisons le *Montcalm et Lévis* que nous a donné, en 1931, la maison Alfred Mame et fils, de Tours, en deux tomes à titres différents :

Sans y croire tout à fait, Casgrain laisse passer la citation. Mais vous voyez d'ici les gens pressés qui, voulant se renseigner sur nos héros, parcourent la seule *Histoire du Canada*, de Garneau. Ils concluent du texte que nous avons cité à l'apathie réelle de Montcalm, et ils demeurent bien sûrs que Vaudreuil était l'activité même.

*
* *

Il est vrai que ce n'est là qu'une page de François-Xavier Garneau ; mais il y en a d'autres et qui démontrent combien François-Xavier a été mal informé. M. Hector Garneau, avec une probité intellectuelle qui l'honore, reconnaît l'erreur de son grand-père, à la page 169, note 4 : " L'auteur — François-Xavier Garneau — faute d'une information plus complète, croyons-nous, se montre ici et plus loin excessif à la fois pour Montcalm et pour Vaudreuil. Quant au premier, loin d'être *apathique*, il est admirable d'énergie et infatigable au travail. Au reste, son *Journal* et sa correspondance mettent en clarté la noblesse de son caractère et sa force morale en des circonstances singulièrement difficiles."

Le grand-père interprète en mal la lettre que Montcalm écrivait au ministre le 28 août 1756 : " C'est peut-être la première fois — écrivait le général — qu'avec trois mille hommes et moins d'artillerie que l'ennemi, on en a assiégé dix-huit cents, qui pouvaient être promptement secourus par deux mille, et qui pouvaient s'opposer à notre débarquement, ayant une supériorité de marine sur le lac Ontario. *Le succès a été au-delà de toute attente* . . . Toute la conduite que j'ai tenue en cette occasion, et les dispositions que j'avais arrêtées, sont si fort contre les règles ordinaires, que l'audace qui a été mise dans cette entreprise doit passer pour de la témérité en Europe. Aussi je vous supplie, Monseigneur, pour toute grâce, d'assurer sa Majesté que si jamais elle veut, comme je l'espère, m'employer dans ses armées, je me conduirai par des principes différents."

les Français au Canada, tome premier, et *les Héros de Québec*, tome deuxième. Ce changement de titre ne nous semble pas légitime. Il dérouté bien inutilement ceux dont l'érudition n'est pas au point, sans compter l'imprécision et le vague que ces nouveaux titres font naître dans l'esprit. Après ce mot lâché, reconnaissons l'utilité de cette vulgarisation.

Garneau accuse Montcalm d'avoir écrit "comme s'il eût regretté une victoire obtenue contre ses prévisions". Mais les sentiments du général vainqueur le 14 août 1756 au fort Chouagen, étaient ceux de tout le monde. Lévis, dont on fait tant de cas, pensait de même, que "s'il y a eu du bien joué, il y a eu aussi du bonheur" dans cette prise d'Oswégo ou de Chouagen. Valait-il mieux se glorifier après coup, et rapporter tout à son génie? c'était la faiblesse de notre gouverneur d'alors. N'était-il pas plus digne de dire son sentiment en pleine franchise? La prudence excessive est détestable, celle qui empêche l'action. Sans doute. Mais la vue claire des difficultés, la mise en balance des raisons qui font craindre et des raisons qui font espérer, c'est une des qualités que tout bon militaire doit posséder au plus haut degré. Montcalm entrevoyait les dangers nombreux qui pouvaient en un instant renverser les plus beaux plans fabriqués à froid dans le cabinet de M. de Vaudreuil. Celui-ci s'arrangeait pour pouvoir rejeter sur le général toutes les responsabilités en cas d'échec; mais si la victoire favorisait nos armes, très vite, il s'emparait des trophées, et il se vantait d'avoir tout fait, sauf les fautes.

Après la prise du fort William-Henry (9 août 1757), Garneau donne le beau rôle à Vaudreuil. "Montcalm, écrit notre historien national (p. 187), aurait pu inquiéter le fort Édouard. Les Anglo-Américains étaient si persuadés que c'était là son dessein que toutes leurs milices... avaient été mises en réquisition jusqu'au fond du Massachusetts... Cette terreur n'était pas sans fondement, car les instructions de Vaudreuil portaient qu'après la prise de William-Henry, Montcalm irait attaquer le fort Édouard. Le départ de la plupart des sauvages des pays d'en Haut, la nécessité de renvoyer les Canadiens chez eux pour la moisson, le manque de munitions et de vivres — tout de même Garneau avoue que la prise du fort avait livré aux Français trois mille barils de farine et de lard — la difficulté de réduire une place défendue par une nombreuse garnison et pouvant être promptement secourue, avaient empêché le général d'exécuter cet ordre: ce qui fut ensuite la cause de graves différends entre le gouverneur et lui."

La thèse est la même de l'apathie de Montcalm, de l'activité de Vaudreuil. Ce sont les seuls compliments que reçoit

le général qui continuait à vaincre sur la terre canadienne, qui boutait dehors les Anglais, qui usait ses forces, qui utilisait les dons précieux que la Providence lui avait départis, pour sauver la colonie. Pour la perdre, plus tôt et sans gloire, il n'aurait fallu que laisser faire Vaudreuil, ou même lui obéir sans discussion. La méthode de Montcalm était excellente : frapper de solides coups sur l'ennemi afin de l'empêcher de faire la conquête avant la paix qui pouvait venir d'un jour à l'autre. Ne pas s'exposer par un coup de tête ou par une imprudence à montrer aux Anglo-Américains la grande faiblesse numérique de nos troupes. La principale armée battue, tout devenait désespéré. Et c'est ce que Montcalm apercevait. Vaudreuil vivait dans l'optimisme, gentiment assis à son bureau, entouré de ses secrétaires. Son grand travail était de signer *les instructions* à ses généraux.

Se peut-il que notre Garneau, habituellement si clairvoyant, n'ait pas découvert la vérité dans les incomparables documents qu'il nous sert ? Par contre, tout ce qui peut relever Lévis dans l'opinion, est mis à contribution pour la gloire du *brillant second* de Montcalm. A ce point de vue, on peut lire la page 188, où Garneau nous montre l'autorité de Lévis, qui, par son bon sens, son habileté, sa logique et la faveur dont il jouissait à bon droit auprès de l'armée, fit taire ceux de Montréal qui se plaignaient de ce qu'on avait dû réduire la ration aux soldats. (Septembre 1757.)

“ Lévis assemble aussitôt les grenadiers, et leur dit que le roi les avait envoyés pour défendre le Canada, non seulement par les armes, mais encore en supportant toutes les privations que les circonstances leur imposeraient ; qu'il fallait se regarder comme dans une ville assiégée et privée de secours ; que c'était aux grenadiers à donner l'exemple, et qu'au surplus il ferait punir avec sévérité toute manifestation de désobéissance. *Les murmures cessèrent pendant un temps. En décembre, la ration fut encore amoindrie ;* mais comme on voulut obliger les troupes à manger du cheval, les soldats en garnison à Montréal refusèrent cette viande à la distribution des vivres. *Lévis les harangua de nouveau.* Il leur ordonna avant tout de se soumettre, ajoutant qu'après la distribution, il écouterait volontiers leurs plaintes. La ration reçue, ils lui représentèrent que la chair de cheval était une mauvaise nourriture ; que toutes les privations retombaient sur

eux ; que les habitants ne se privaient de rien ; que la disette n'était point telle qu'on le prétendait. *Lévis répondit à tous leurs griefs*. Ils avaient été mal informés, leur dit-il, car il y avait longtemps que le peuple à Québec ne mangeait presque plus de pain, et que les officiers même, là comme à Montréal, n'en avaient qu'un *quarteron par jour*. Il leur cita ensuite les deux mille Acadiens, qui n'avaient pour toute nourriture que de la morue sèche et du cheval, lequel assurément était un aliment sain, et leur rappela que les troupes avaient mangé de cette viande au siège de Prague. *Ce discours satisfait les mutins* ; ils ne firent plus de plaintes."

Et j'admire autant que vous cette page qui fait la gloire de Lévis ; mais je suis d'autant plus affligé de voir de quelle parcimonie on use à l'endroit de celui qui avait la responsabilité vraie de la guerre. Immédiatement après ce bel éloge de Lévis, Garneau a un tout petit alinéa qui marque la différence que l'on fait entre les deux généraux. Au lieu de s'intéresser au bien-être de ses soldats, Montcalm s'occupe de sa réputation. C'est bien le sens du passage suivant (p. 189) :

" Dans le temps où le pays était en proie à cette disette, aggravée par l'inquiétude de l'avenir, Montcalm se plaignait avec amertume qu'on cherchait à lui faire perdre de sa considération. Suivant lui, le gouverneur s'attachait de plus en plus à diminuer la part que les troupes réglées et leur général avaient aux succès militaires. Chaque victoire semblait accroître le mécontentement de Montcalm."

Oui, mais dans cette lettre du 11 juillet 1757 au ministre de la marine, où il exhalait ses justes plaintes, le général laissait échapper le cri du cœur : " Quelle colonie ! quel peuple, quand on voudra ! quel parti à en tirer pour un Colbert !... Ils (les Canadiens) ont tous de l'esprit et du courage." Pour ce seul mot, Montcalm mérite que les Canadiens jugent de son cas avec bienveillance, à tout le moins avec largeur d'esprit et justice.

Les nobles sentiments qu'exprime à l'occasion l'auteur de *l'Histoire du Canada*, sur tout le reste de notre histoire, la sûreté de ses prévisions, la précision de ses ramassés, nous feraient au besoin oublier ses injustices involontaires à l'endroit de Montcalm, auquel du reste il ne peut s'empêcher de rendre de fréquents hommages.

Le début du chapitre 3 du livre 9, dont le titre est "Bataille de Carillon", est un modèle du genre.

"Les grands apprêts de l'Angleterre durent faire croire qu'elle envahirait cette année (1758) le Canada de tous côtés, afin de terminer la guerre d'un seul coup par une attaque générale, irrésistible, et de laver enfin par une conquête entière, *la honte de ses défaites passées*. Les ministres de France avaient perdu presque tout espoir de conserver cette belle contrée ; ce fut peut-être ce qui les empêcha d'envoyer les secours dont elle avait un si pressant besoin. Mais ses défenseurs, laissés à eux-mêmes, ne fléchirent pas encore devant l'orage, qui augmentait de fureur. "Nous combattons, écrivait Montcalm au ministre de la guerre (16 juin 1758), nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie." L'Angleterre était prête à attaquer Louisbourg, Carillon et le fort Duquesne. La ville de Montréal devait être assiégée après la prise de Carillon. Douze mille hommes et une escadre de 157 vaisseaux furent chargés de Louisbourg ; plus de 15,000 reçurent l'ordre d'envahir le Canada par le lac Saint-Sacrement, et six à sept mille furent lancés vers l'Ohio pour en faire la conquête.

Le Canada ne fut sauvé que par la victoire de Carillon, où, comme à Crécy, les vainqueurs repoussèrent une armée cinq fois plus nombreuse que la leur." (P. 193.)

D'après la page 199 de Garneau, on serait justifié de conclure à la supériorité de Montcalm sur Vaudreuil. Notre historien nous montre le gouverneur tentant une diversion sur le lac Ontario, pour menacer Schenectady (Corlar) et "détourner ainsi les Anglais du lac Champlain". "*Cette opération, note Garneau, était fort délicate.*" Ce mot en dit long. Or Montcalm considérait l'expédition comme chimérique. (*Journal de Montcalm*, 383, 384, 385.)

Et les événements viennent donner raison au général. Avant même que Lévis ait pu partir pour le lac Ontario, on apprend que les Anglais accumulent leurs forces au fort Édouard, à 18 milles de William-Henry ; ils veulent forcer le passage par le lac Champlain, en emportant Carillon. Le plan de Vaudreuil est complètement dérangé ; au lieu d'attaquer à l'Ouest, il faut défendre le Sud, au centre du pays. Montcalm arrive à Carillon le 30 juin 1758, et le 8 juillet, avec une armée de 3,500 hommes, il bat à plate cou-

ture le fier Abercromby dont les forces le jour de la bataille s'élevaient à 16,000 Anglais. C'était la glorieuse victoire de Carillon qui faisait passer à jamais la gloire des armes du côté de la France.

Cruelle ironie ! quelques jours après la bataille, Vaudreuil envoyait au général de nombreux renforts ! Plus de 2,000 hommes. Mais le soir même, Montcalm écrivait à son ami Doreil : " L'armée et trop petite armée du roi vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France ! Si j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite, dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis, il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite. Ah ! quelles troupes, mon cher Doreil, que les nôtres ! Je n'en ai jamais vu de pareilles ; que n'étaient-elles à Louisbourg (1) ! "

Garneau cite d'incomparables documents, mais il n'ose conclure contre Vaudreuil. Ainsi on trouve, à la page 214, la fameuse lettre de Montcalm du 12 avril 1759, au maréchal de Belle-Isle, devenu ministre de la guerre. Elle dénote chez Montcalm une clairvoyance magnifique. Elle montre comme le général a pénétré les pensées intimes et le jeu de Vaudreuil et de Bigot. Il se décide à écrire le 4 novembre 1757 ces choses qu'il ne voulait pas écrire : " Je n'ai aucune confiance ni en M. de Vaudreuil ni en M. Bigot. M. de Vaudreuil n'est pas en état de faire un projet de guerre ; il n'a aucune activité ; il donne sa confiance à des empiriques. M. Bigot ne paraît occupé que de faire une grande fortune pour lui et ses adhérents et complaisants... Si les sauvages avaient le quart de ce que l'on suppose dépensé pour eux, le roi aurait tous ceux de l'Amérique, et les Anglais aucuns... Cet intérêt influe sur la guerre. M. de Vaudreuil, à qui les hommes sont égaux, confierait une grande opération à son frère ou à un officier de la colonie, comme à M. le chevalier de Lévis... Le choix regarde ceux qui partagent

(1) M. Hector Garneau indique que ce billet se trouve dans le *Mercur de France*, janvier 1760, p. 211. Voir aussi la lettre de Montcalm à Vaudreuil, 9 juillet 1758.

Mais Louisbourg ne fut pris que le 26 juillet 1758 (cf. Chapais, p. 458), et Montcalm ne l'apprit pas avant le 3 septembre 1758 ; même il n'en fut certain que le 6 septembre. Serions-nous en présence d'un cas d'interpolation ? À moins que Montcalm ait voulu dire que si la petite armée de Carillon était présentement à Louisbourg, Louisbourg ne serait plus en danger ?

le gâteau ; aussi on n'a jamais voulu envoyer M. Bourlamaque ou M. Senezergues au fort Duquesne ; je l'avais proposé ; le roi y eût gagné..."

A la page 236, Garneau note que "la victoire de Montmorency fut due principalement aux judicieuses dispositions de Lévis, qui, avec moins de troupes immédiatement sous la main que n'en avait Wolfe, sut en réunir un plus grand nombre que lui au point d'attaque".

Au commencement du mois d'août 1759, après la victoire de Montmorency, comme les choses avaient encore assez bonne apparence à Québec, et que les nouvelles du lac Champlain et du lac Ontario étaient moins rassurantes, on décida de faire partir Lévis pour le Haut de la province. Le chevalier était revenu à Montréal le 5 septembre, et c'est là, le 15 septembre, à 6 heures du matin, qu'il apprit le désastre du 13. En même temps il recevait le commandement de l'armée à la place de Montcalm grièvement blessé, disait le messager d'urgence.

Garneau laisse faire de graves reproches à Montcalm pour la bataille qu'il livra sur les plaines d'Abraham, le 13 septembre.

"Certains blâmèrent Montcalm pour la précipitation de son attaque. Il pouvait attendre, disaient-ils, l'arrivée de Bougainville, appeler les troupes qu'il avait laissées dans la ville et le camp, et, avec toutes ces forces réunies, attaquer les ennemis en tête et en queue, comme semblait l'avoir appréhendé le général Wolfe en disposant son armée en carré. Il pouvait aussi se retrancher sur les Buttes-à-Neveu ; et, comme la saison était avancée, attendre les Anglais dans ses lignes, ce qui les aurait mis dans la nécessité de combattre avec désavantage, car le temps les pressait. Il aurait commis une autre faute presque aussi grave en rangeant son armée sur une seule ligne, sans se donner le temps de faire venir les pièces de campagne qu'il y avait dans la ville, afin de suppléer par des feux d'artillerie à l'infériorité de ses troupes sous le rapport de la discipline et du nombre. On lui reproche encore, son armée étant en partie composée de milices, d'avoir voulu combattre en bataille rangée. "Il devait attendre l'ennemi, *a dit un de ses officiers*, et profiter de la nature du terrain pour placer par pelotons, dans les bouquets de bois dont il était environné, les Canadiens, qui, arrangés

de la sorte, surpassaient, par l'adresse avec laquelle ils tiraient, toutes les troupes de l'univers." (P. 252.)

Garneau, souvent indécis en ce qui regarde Montcalm, note que, "quoiqu'il en soit, le général sembla avoir suffisamment expié ses fautes par sa mort ; et, devant ses restes inanimés, on ne voulut se rappeler que ses triomphes et sa bravoure".

Puis notre historien national laisse échapper la phrase qui dit ses préférences : "On ne croyait que lui (Montcalm) capable de donner une bataille et de la gagner. On semblait ignorer qu'il restait un officier général *qui lui était supérieur à divers égards, le chevalier de Lévis*, celui-là même, qui devait, quelques mois plus tard, venger la défaite qu'on venait d'éprouver."

Dans le profil de Montcalm, Garneau précise sa pensée. "Montcalm avait une très petite taille, et une figure agréable, qu'animaient des yeux extrêmement vifs. Doué d'une imagination ardente, Montcalm était plus brillant par les avantages d'une mémoire ornée, que profond dans l'art de la guerre ; il était fort brave mais peu entreprenant ; il ne proposa jamais aucune entreprise importante. Ainsi ne voulait-il pas attaquer Oswégo ; il y fut forcé, en quelque sorte, par les reproches que lui fit M. de Rigaud sur sa timidité, homme d'un esprit borné mais militaire plein de valeur et d'audace, accoutumé à la guerre de bois ; et il aurait abandonné le siège de William-Henry sans le chevalier de Lévis." (P. 253.)

Garneau est ici mal inspiré. Casgrain, dans l'ensemble, sera moins dur pour Montcalm. M. Chapais a mieux compris, parce qu'il a davantage fouillé les documents et extrait les preuves de la parfaite supériorité de Montcalm sur tous ses rivaux. Nous l'établirons au cours de ce travail.

*

* *

L'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland publiait le tome I de son *Cours d'Histoire du Canada*, en 1861. Le 11 janvier 1865, le savant professeur de l'Université Laval, à Québec, décédait subitement. Mais son deuxième tome était prêt, si l'on en croit la notice sur l'auteur, signée C.-E. Légaré,

prêtre, Québec, 13 janvier 1865. Il parut l'année même de la mort de l'auteur. Il n'est pas sans intérêt d'examiner par le menu quelle opinion on avait de Montcalm, à Québec, vingt ans après l'apparition de la première édition de l'*Histoire*, de Garneau. L'opinion avait-elle évolué en faveur de Montcalm? Guère.

Nous sommes surpris de trouver Ferland aussi mal renseigné, et, avouons-le, aussi pauvre écrivain. Cette observation se limite au sujet que nous traitons. Nous avons noté des phrases à construction embrouillée et équivoque, des archaïsmes prohibés depuis longtemps en 1865 (1).

Mgr Camille Roy est moins affirmatif que l'abbé Légaré. Il ne dit plus que le tome deuxième était prêt à *recevoir l'impression*, mais simplement que l'abbé Ferland ne put faire paraître qu'un volume de ses cours donnés à l'Université Laval de 1856 à 1862. "Ce sont ces cours de l'Université qu'il commença à publier, en 1861. Il n'en put faire paraître qu'un volume; le deuxième fut édité par les soins de ses amis. La maladie et la mort l'empêchèrent de continuer son œuvre." (ROY, *Histoire de la Littérature canadienne*, p. 66, Québec, 1930.)

Le premier mot sur Montcalm n'est guère favorable. Ferland tout de suite semble prendre parti contre le nouveau général. "M. de Montcalm témoignait assez vivement le peu de cas qu'il faisait des Canadiens. Les milices cana-

(1) Je trouve, p. 372 : *De suite*, pour tout de suite; p. 373, il y a une *tautologia* de la pire espèce. A la même page, tout au bas, un *il* se présente extrêmement équivoque. On ne sait s'il désigne Washington ou Contrecoeur. Grammaticalement, le dit pronom *il* désigne Contrecoeur, sujet de la proposition principale, mais en fait ce pronom *il* désigne Washington dont on vient de parler. La répétition du verbe *avertir* — toujours à la même page — dénote de la négligence.

Nouvelle obscurité au haut de la page 378. On ne sait, à première lecture, si le *il* représente Vergor ou l'abbé Leloutre. P. 382, il est dit que Braddock perdit six canons, sept mortiers et cinq cents chevaux. Et à l'alinéa suivant, nous lisons : "Les ennemis perdirent six canons, sept mortiers et cinq cents chevaux." En vérité, si ce ne sont pas là de honteuses négligences... A la page 395, l'avant-dernier alinéa n'est pas du tout à sa place. La suite logique des idées est brisée violemment. Mais je laisse aux lecteurs avertis à examiner les pages 400, 408, 417, 424, etc. Toutes ces fautes se trouvent dans la troisième édition, publiée chez Mame (Tours) et chez Granger Frères (Montréal), en 1930. Il aurait été si simple de faire corriger le texte par un homme compétent. La bonne réputation de Ferland et la nôtre sont en cause. Si on livre au public une quatrième édition, il faudrait absolument y voir. L'abbé Ferland n'a pas l'avantage de laisser des successeurs selon la chair, comme Garneau; mais sans doute les fils de son esprit sont encore vivants. Quelqu'un de sa lignée intellectuelle ne voudra-t-il pas lui rendre ce service insigne?

diennes, écrivait-il, ne connaissent ni discipline, ni subordination ; j'en ferais dans six mois des grenadiers et actuellement je me garderais bien d'en faire autant de cas que le malheureux M. Dieskau y en a fait pour avoir trop écouté les propos avantageux des Canadiens, qui se croient sur tous les points la première nation du monde." (P. 401.)

Il nous paraît que l'abbé Ferland est bien sévère pour Montcalm dès le début. La lettre citée, après tout, n'est pas si méchante. L'auteur avoue lui-même qu'elle comporte une bonne part de vérité. Peut-on soutenir que nos Canadiens avaient beaucoup de discipline en 1756 ? Et comme par ailleurs le général leur trouve assez de qualités pour faire d'eux, en six mois, des grenadiers, il n'y a pas lieu de se formaliser de la vivacité du marquis nouvellement débarqué à Québec.

Mais le contexte va nous faire pénétrer plus avant dans la pensée de Ferland. Il y ajoute, marquant par là ses préférences pour Lévis : " Parmi les officiers supérieurs, M. de Lévis semble s'être mis au-dessus des préjugés et avoir cherché à utiliser les services des Français et des Canadiens sans s'arrêter à déprécier le mérite des uns et des autres."

Et tout de suite, notre historien donne le beau rôle à Vaudreuil dans la campagne de 1756. Vaudreuil a tout disposé pour le succès. Montcalm n'a qu' " à se porter aux lieux que les ennemis paraîtraient menacer davantage ". (P. 403.)

Puis la campagne finie, Ferland justifie volontiers notre gouverneur, en cherchant à établir que les Anglais, du poste de Chouaguen, entendaient enlever les forts de Frontenac et de Niagara ; et il cite la lettre de Vaudreuil (1er septembre 1756) dans laquelle le marquis " parle des efforts qu'il a faits pour organiser l'expédition de Chouaguen. Il revendique pour les Canadiens la part qu'ils ont eue dans la prise de ce poste et se plaint de la partialité de Montcalm pour les troupes réglées ". Pour renforcer son argumentation, notre auteur cite la lettre de Bigot au ministre (3 septembre 1756) : " Les troupes de terre ne s'attendaient pas à prendre Chouaguen à si bon marché ; on s'était fait de ce fort une idée tout autre, et si M. de Vaudreuil n'avait pas été ferme dans l'ordre qu'il avait donné d'en faire le siège, il serait encore aux Anglais. On a aussi obligation au Chevalier Le

Mercier, qui levait toutes les objections qu'on lui faisait au fort Frontenac au moment de s'embarquer, objections qui ne tendaient qu'à ne pas entreprendre cette expédition. Ces messieurs de terre ne connaissent pas l'impression que la présence des Sauvages fait sur les Anglais... Ils ne furent pas moins étonnés de la vivacité avec laquelle M. le Marquis de Montcalm les avait attaqués et battus." (P. 407.)

Ainsi donc, Bigot se met de la partie. Il loue Vaudreuil pour sa fermeté. Le gouverneur, s'il eut connaissance de cette lettre, dut en admirer la teneur. Même la dernière phrase en faveur de Montcalm dut lui plaire. Car la plus grande part dans les éloges de Bigot allait à Vaudreuil. Et c'était habile d'en faire une petite part au général. Mais les honnêtes gens qui connaissent le jeu de Bigot et ses concussions seront aises de voir que l'intendant cherchait plutôt à ménager Vaudreuil. Et de fait, Vaudreuil ne se permit jamais de condamner Bigot tout à fait. Montcalm au contraire se décida un peu plus tard à écrire ces choses qu'il ne voulait pas écrire au début. Le témoignage de Bigot n'a donc pas toute la valeur que Ferland lui prête. Il est intéressé. La fin du chapitre 37 le prouverait amplement, alors que l'auteur nous met au courant du triste état des affaires civiles. La conclusion atteint Vaudreuil : " M. de Vaudreuil était trop honorable pour qu'on tentât de lui faire prendre quelque part dans ces malversations, mais il montra une grande faiblesse en ne punissant pas les coupables comme ils le méritaient." Ajoutons : et *surtout* en ne les dénonçant pas. Mais tout de suite vient l'excuse. " Son principal soin, à cette époque, était de tenir sans cesse sur pied des détachements de Canadiens et de Sauvages pour être informé des préparatifs des Anglais et pour gagner les nations sauvages par les présents et les colliers qu'il leur envoyait."

L'attaque du fort Georges ou William-Henry en mars 1757 n'est pas à l'honneur du génie militaire de Vaudreuil. Ferland avoue que le poste était beaucoup plus fort qu'on ne l'avait jugé. On ne put pas le surprendre. On gaspilla une quantité considérable de vivres à cause du nombre trop élevé de soldats que l'on utilisa dans cette expédition, contre l'avis de Montcalm. Sans doute " on brûla trois cents bateaux, trois barques, des hangars pleins de vivres " : ce résultat était insuffisant. Il reste que Vaudreuil voulait pren-

dre William-Henry au printemps de 1757, et qu'il ne le prit pas, parce qu'il avait été imprévoyant des obstacles, que le résultat de l'expédition ne fut pas considérable; et que si l'on eût tenu compte de l'avis de Montcalm, au lieu d'utiliser 1,500 hommes environ à pareille entreprise, on en eût envoyé 500 qui auraient pu produire les mêmes effets.

En l'année 1758, la prise de Louisbourg par Amherst et Wolfe et la bataille de Carillon n'amènent Ferland à rien de bien saillant ni sur les hommes ni sur les faits. Les deux descriptions sont pâles et évidemment inférieures à celles que nous en ont laissées Garneau et surtout Casgrain, dont le "siège de Louisbourg" est un pur chef-d'œuvre. L'auteur termine le chapitre en constatant que "l'union était loin de régner entre les chefs : MM. de Vaudreuil et de Montcalm avaient des vues complètement différentes". L'historien ne semble pas apprécier l'immortelle victoire du 8 juillet 1758. Pas un mot d'éloge pour le général dont la victoire venait de faire passer à jamais *la gloire des armes du côté de la France*.

C'est au sujet de la bataille des Plaines d'Abraham que Ferland commet les plus fâcheuses inexactitudes et qu'il se montre fort mal renseigné. Par exemple, il écrit, p. 437 : "M. de Bougainville avait ordre de surveiller les mouvements de l'ennemi et on avait même pendant quelques jours mis à sa disposition sur les hauteurs le bataillon de Guyenne (environ 470 hommes) ; *mais M. de Montcalm qui ne pensait pas qu'il y eût danger de ce côté avait rappelé ses soldats au camp*".

Or le contraire est aujourd'hui formellement établi. C'est un des points sur lesquels M. Chapais corrige le plus heureusement ses prédécesseurs. M. Hector Garneau a suivi, et la cinquième édition de *l'Histoire du Canada*, de son grand-père, porte les corrections voulues. Il est capital d'établir, pour la gloire de Montcalm, que le général pensait que le danger était menaçant au-dessus de Québec, et que, en fait, si le bataillon de Guyenne ne s'est pas trouvé sur les hauteurs, aux mains de Bougainville, ce n'est pas Montcalm, mais Vaudreuil et Bougainville qui doivent en porter toute la responsabilité.

Autre inexactitude. Ferland écrit : “ Averti de grand matin de ce succès des Anglais, le marquis de Montcalm ordonna au régiment de Guyenne de se porter sur les hauteurs où en arrivant il trouva l'ennemi débarqué *au nombre de plus de huit mille hommes* qui travaillaient déjà à se retrancher.” Or tout le monde sait aujourd'hui qu'il n'y avait pas 5,000 Anglais — exactement 4,800, d'après Knox — sur le terrain et que Montcalm y réunit en fait 4,000 combattants. Après cela qu'on ne parle pas de la supériorité numérique, qui expliquerait la victoire de Wolfe.

Par ailleurs, la constatation suivante paraît tout à fait au point et combien précieuse. “ La correspondance était si mal établie de l'un à l'autre des postes de M. de Bougainville et le camp de M. de Montcalm que les Anglais avaient, vers les cinq heures du matin, dissipé le détachement de M. de Vergor et étaient déjà en bataille sur les hauteurs de Québec que dans les camps français l'on ignorait encore qu'ils étaient prêts à attaquer. M. de Bougainville qui n'en était éloigné que de deux lieues ne l'apprit qu'à huit heures du matin. M. de Vaudreuil qui n'était pas à la moitié de cette distance n'en fut exactement informé que vers six heures et demie. L'armée qui avait passé la nuit en bivouac, rentrait dans ses tentes lorsque l'on commença à battre la générale ; toutes les troupes prirent les armes et suivirent successivement M. de Montcalm qui se portait sur les hauteurs de Québec où le bataillon de Guyenne prit poste entre la ville et l'ennemi que sa présence contenait. L'armée de Beauport depuis quelques jours était réduite à six mille hommes ; pour la garde du camp il fallut laisser les deux bataillons de Montréal, composés d'environ quinze cents hommes qui s'avancèrent cependant jusqu'à la rivière Saint-Charles lorsque M. de Vaudreuil se rendit à l'armée. Suivant ce calcul, M. de Montcalm ne put rassembler qu'environ quatre mille cinq cents hommes. Sans donner le temps de reprendre haleine aux derniers détachements qui arrivaient de la gauche, le général, craignant que les ennemis ne fussent occupés à se fortifier, se détermina à attaquer l'ennemi dont les troupes légères depuis quelque temps fusillaient avec les Canadiens.” (P. 438.)

La faute en très grande partie en retombe sur Vergor qui, au lieu d'être au poste, était au lit et avait licencié plusieurs de ses hommes, la veille. Mais Vaudreuil, par sa malencontreuse intervention au sujet du déplacement de Guyenne, quelques jours auparavant, doit être tenu responsable. Enfin peut-être que Bougainville, le lettré, en pourrait prendre sa part. Tous les témoins non intéressés n'hésitent pas à mettre en clair la brûlante activité de Montcalm et sa clairvoyance incomparable. Dans ce même chapitre 40, l'abbé Ferland met en trop bonne posture les troupes canadiennes, au détriment même des troupes réglées. Car enfin il est inutile de cacher la vérité : si Montcalm eût eu à sa disposition autre chose qu'une armée de recrues inexpérimentées et indisciplinées, si la majorité de ses quatre mille soldats eussent fait partie des bataillons venus de France, nul doute que les Anglais auraient eu fort à faire pour n'être pas culbutés. Constater ce fait, c'est voir clair, et cela ne suppose en aucune façon que l'on déprécie les services rendus par les Canadiens. Nous accorderions volontiers que, une fois les vieux troupiers européens emportés dans la déroute, il fut plus facile aux Canadiens de s'arrêter, de se poster derrière des arbres et de faire le coup de feu. Mais il était déjà trop tard. Wolfe avait vaincu.

Notons, avant la fin du chapitre, ce passage qui accueille avec bienveillance les accusations portées contre le général : " On reprocha à Montcalm plusieurs fautes commises dans la bataille des Plaines d'Abraham. " En apprenant que l'ennemi était à terre, *dit un des officiers présents*, il devait faire passer des ordres à Bougainville, qui avait avec lui l'élite de l'armée. En combinant ses mouvements avec ceux de ce colonel, il lui était aisé de mettre l'ennemi entre deux feux. Le sort de Québec dépendant du succès de la bataille, il devait réunir toutes ses forces et ne point laisser dans l'inaction les quinze cents hommes de Montréal. Par la même raison, l'armée n'étant qu'à deux cents toises des glacis, il devait tirer de la ville les piquets qui y étaient de service ; il y eût trouvé un secours de près de huit cents hommes ; il pouvait aussi faire venir de l'artillerie. Au lieu de perdre l'avantage du poste où il se trouvait, il fallait attendre l'ennemi et profiter de la nature du terrain pour placer par pelotons dans les bouquets de bois les Canadiens

qui, arrangés de la sorte, surpassent certainement par l'adresse avec laquelle ils tirent toutes les troupes de l'univers. S'étant déterminé à attaquer, il aurait dû changer ses dispositions. Il ne songea point à former un corps de réserve."

Cependant si les fautes de ce général furent funestes aux armes françaises, les mouvements de ses successeurs dans le commandement de l'armée ne furent pas glorieux." (P. 440.)

Nous avons déjà rencontré ce texte dans Garneau ; nous en montrerons l'injustice un peu plus loin.

Je sais bien que Ferland se couvre de la lettre que l'évêque de Québec, Mgr de Pontbriand, faisait tenir au ministre pour lui dire son avis sur M. de Vaudreuil. (9 novembre 1759, à Montréal.)

"On raisonne ici beaucoup sur les événements qui sont arrivés : on condamne facilement. Je les ai suivis de près, n'ayant jamais été éloigné de M. de Vaudreuil de plus d'une lieue ; je ne puis m'empêcher de dire qu'on a eu un tort infini de lui attribuer nos malheurs. Quoique cette matière ne soit pas de mon ressort, je me flatte que vous ne désapprouverez pas un témoignage que la seule vérité me fait rendre." (P. 445.) Mais Mgr de Pontbriand n'était pas à même de tout savoir, précisément parce qu'il était trop près de Vaudreuil.

Nouvelle charge contre Montcalm par un des officiers généraux, p. 448. Ferland est bien hospitalier pour de tels documents qu'il livre sans explication. Il semble y croire. "Plein d'esprit, ... mais plus brillant par les avantages d'une mémoire ornée que profond dans les sciences relatives à la guerre, dont il n'avait même pas les premiers éléments, ce général était peu propre au commandement des armées ; j'ajouterai que, quoique brave, il n'était nullement entreprenant. Il n'eût, par exemple, jamais attaqué le fort Georges, s'il n'y avait été comme forcé par les reproches que lui fit sur l'espèce de timidité qu'il montrait, M. de Rigaud, homme borné à la vérité, mais plein de valeur et d'audace, accoutumé à courir les bois ; et il eût abandonné le siège du fort George à peine commencé s'il n'eût été rassuré par la fermeté de M. le chevalier de Lévis. *Il joignit à cette médiocrité dans les talents nécessaires à un militaire de son rang, un défaut bien grand pour un général, c'est l'indiscrétion.* Plus occupé du soin de faire briller son éloquence que des devoirs qu'exigeait son état, il ne pouvait s'empêcher de

publier ses desseins longtemps avant qu'ils pussent être mis à exécution. C'est par ces propos sans intention qu'il a fait perdre à M. de Vaudreuil la confiance du soldat, des habitants et du sauvage même, auxquels ce gouverneur eût été certainement cher si ces gens avaient su pénétrer ses sentiments pour eux." (P. 448.)

En vérité, on ne peut charger Montcalm plus à fond. Garneau du moins estompait l'invraisemblable. S'il plaît de lire en son intégrité le jugement porté par un des officiers généraux, il déplaît d'avoir affaire à un officier qui se cache sous l'anonymat. Quel dommage que Ferland ait accueilli de pareils documents et leur ait donné créance ! Et si l'on nous assure que lui-même n'aurait pas fait imprimer des critiques aussi injustes, il reste qu'elles cadrent avec l'ensemble de ses appréciations sur le marquis de Montcalm, et, en toute hypothèse, les historiens regretteront pour la gloire du professeur de Laval que cette partie de ses notes ait été si mal utilisée par ses éditeurs. Même si Ferland doit être tenu responsable de ces pages, ses éditeurs lui devaient de faire remarquer les injustices évidentes, tout en publiant le texte intégral. N'allons pas dire, pour excuser, que seuls les hommes compétents en histoire lisent Ferland : plusieurs de ceux qui lisent auront oublié ou mettront en doute leurs connaissances antérieurement acquises et croiront découvrir le vrai Montcalm dans le *Cours d'Histoire du Canada* tant vanté de 1865.

(A suivre.)

Abbé Georges ROBITAILLE.